

Rome 1<sup>er</sup> Avril 1910.  
1816



Ma bien chère Marguerite,

Ce n'est pas un "poisson" que je vous envoie. Nous ne sommes, je crois, ni l'un ni l'autre de ceux à l'admirer. Voici quelques jours que je suis sans nouvelles de vous. Je m'en inquiéterais, si je ne savais que la poste, comme le reste, ne va plus que ça lui ça là.

J'ai fait parvenir au musée du Risorgimento le petit volume provenant de Restmann et consacré aux fêtes de Garibaldi que vous m'avez remis à Paris. Vous recevrez sans doute une lettre officielle de remerciements.

Le ministère après six jours de violente discussion est sorti victorieux de la lutte parlementaire mais il lui reste à triompher d'une situation aggravée par le long aveuglement des politiciens. Lorsqu'on prétend faire céder la réalité aux effusions qu'on prodigue, elle se venge terriblement. Je vous

l'usage du pendu main et aussi ils cherchent à faire précéder  
dans le haut de la construction que le coiffeur même de  
leur apporter un bonnet d'oreille avec une queue qu'ils  
ont eux mêmes tendus sur la tête

En outre que Nitti en s'écrit à ce sujet la question  
de l'Architecture au conservatoire de son Peuple. Et à  
faire des descriptions nécessaires pour arriver à une entente  
avec les linguistes. Entre autres tableaux de la sculpture  
la sculpture nationale a eu pour effet de donner aux  
statues un des caractères trop visibles pour ne pas donner  
à son compte certaines matières précieuses dont il y a un  
besoin pressant.

M. Tesson, ma chère et bonne Marguerite s'exprime  
que le manuscrit que Nitti veut encore de faire à  
la France. Me laisse à travers l'écrit très brièvement. Il paraît  
attendre à l'autre pour relations de la même manière.  
L'écriture affectueuse de votre  
Fidèle

1817

envoie une coupure du Messager. Il vous a-  
 veu le courage de lire cet article vous en notez  
 le ton grave et presque désespéré. On le croirait  
 écrit par un opposant volontairement pessi-  
 miste plutôt que par un officieux du minis-  
 tère. Les appels rugissants d'un patriotisme  
 plein d'alarmes suffisent-ils à changer  
 la mentalité des masses? Nous nous trou-  
 vons en face d'un parti puissant, qui  
 gagne constamment du terrain, et qui dé-  
 liberément aggrave la crise économique et  
 politique, pour pouvoir proclamer la fau-  
 lite du gouvernement bourgeois. Les socialis-  
 tes provoquent artificiellement une agita-  
 tion constante dans les villes et dans les  
 campagnes, ils troublent de leurs hurlements  
 les discussions de la Chambre, ils mettent  
 obstacle par des grèves multipliées à une  
 reprise de la vie industrielle, ils répandent  
 partout un sentiment d'insécurité et d'incer-

1817